



Giorgio Manganelli

# Nativité délirante

UN TEXTE POSTHUME DE GIORGIO MANGANELLI FAIT DE LA CRÈCHE L'OBJET D'UN EXERCICE BAROQUE ET VIRTUOSE DE DÉTESTATION FERTILE.

**L**a célébration du début de la Signification », c'est ainsi que Giorgio Manganelli (1922-1990) définit non sans ironie l'exaspérant rituel portant le nom de Noël. *La Crèche*, écrit hybride qui tient du traité délirant ou de la réflexion théologique sortie de ses gonds, s'ouvre sur une confession de l'auteur qui avoue sa détestation de la période des fêtes : « une sorte de tristesse inédite accompagnée de nervosité, de langueur trouble, de spéciosité querelleuse, assez souvent violente, mais surtout âprement angoissante ». Plus loin, il ajoute : « Le moment de la fête est le moment suprême du mensonge ; l'horreur est intolérable. »

De ce substrat autobiographique, de cette angoisse à l'approche du « tourment » de « cette mi-août d'hiver », il tire une longue dérive qui, dans un coq-à-l'âne aussi capricieux que systématique, se donne pour tâche de déboulonner la mythologie de la Nativité à travers sa représentation canonique de la crèche. Car, dit-il, « Noël secrète un spectacle, avec des personnages, un décor, des éclairages », « c'est un peuple d'images, de momentané, dont nous ne savons pas s'ils sont divins ou humains ; humains, non, vraiment pas, mais peut-être une imitation d'humains ».

Dans une langue virtuose (magnifi-

quement traduite par Jean-Baptiste Para), faite de phrases s'enroulant tel du lierre autour du poteau d'un sens en recomposition permanente, il mêle docte érudition et élucubrations énoncées sur un ton mi-sérieux mi-parodique. « Généralement parlant, je tiens la farce pour une partie non négligeable de la théologie », prévient-il. La crèche, d'ailleurs, « tout en appartenant à la théologie », appartient aussi « au théâtre populaire ». Les personnages immobiles qui jouent cette scénette ne sont pas nommés. Voilà qui serait redondant et permet d'en explorer les attributs et d'en dévoiler la perversité sous-jacente.

Ainsi, la Mère et sa « charitable et bénéfique malédiction » : « Noël pérenne, elle est l'intolérable interdiction de mourir, l'ergoterie qui élude le malheur ». Mais aussi le Père, « un touriste échoué au cœur d'une révolution », les anges, « ces êtres vaniteux et inutiles, si ostensiblement décoratifs », l'âne et le bœuf, les seuls à être « vivants » sur ce présentoir, « une médiocre scène de carton et de mousse ». Et puis l'Enfant, bien sûr, le « poupon » à qui « une histoire est imposée », « les noces, la conception, la grossesse, la naissance », car « il est le fils de la Mère », comme une éternelle victime de l'Immaturité gombrowiczienne. Sans oublier le décor, cette fameuse grotte dont la

nature interroge : s'agit-il d'« un autre trucage », d'un « effet spécial » ? Peut-être rien qu'un bout de papier froissé.

Quoi qu'il en soit, selon Manganelli, tout ce bazar de la Nativité pourrait relever de la création infernale, c'est-à-dire provenir directement des enfers, comme si la grotte en était une des bouches se déversant en remugles sur la terre. Derrière, l'Italien décèle la présence d'un « dragon » bien plus ancien, coriace et furieux, comme un imaginaire païen lui permettant de faire craquer les coutures de cette crèche figée et de combattre cette représentation, car « une représentation est très persuasive », hélas. Mais « le rite s'accomplit », puisque « les spectateurs ont décidé que la naissance du néo-néon est advenue ». Ding-dong ! « Une sphère de bronze tinte et la Naissance naît ! » Nous y voilà plongés jusqu'au cou.

Bientôt, alors qu'il est venu s'agenouiller au sein même de la crèche, pour se réjouir de sa présence blasphématoire en ces lieux amidonnés, il imagine qu'un rat la traverse. « Un trucage », encore, « un détournement des lumières d'ambiance ». Mais qu'importe, car le bestiaire ne fait que commencer. Tandis que le décompte des jours séparant Noël du 1<sup>er</sup> janvier devient pour l'auteur ce moment où l'année, « blessée à mort » se meurt – assez piteusement, il faut le dire –, voici que « viennent les cohortes des bêtes », toutes celles qui ne sont ni l'âne (priapique) ni le bœuf (castré), et n'auront donc jamais accès à la perfection illusoire de la crèche. Se contenter d'un bal d'éléphants, girafes et autres autruches serait un peu court : l'auteur ne tarde pas à en appeler à l'inexistant. Débarquent donc les animaux imaginaires, des chimères qui n'ont certainement rien à envier à la Mère, au Père, à tout cet attirail noëlien qui n'est « guère autre chose qu'une inexistence coagulée ».

Ainsi se poursuit sans heurts et tout en cahots vivifiants ce texte potentiellement infini que dans sa postface le traducteur nomme un « cérémonial rhétorique ». Le « délire sensé » d'un auteur croyant aux vertus oxymoriques du baroque. *La Crèche* part d'un point si précis qu'il en semble banal et finit par atterrir en des ailleurs insoupçonnés et mouvants.

**Guillaume Contré**

**La Crèche**, de Giorgio Manganelli  
Traduit de l'italien par Jean-Baptiste Para,  
Trente-trois morceaux, 160 pages, 18 €